

Article

« D'un voyage à l'autre »

Hélène Le Beau

Études littéraires, vol. 18, n° 2, 1985, p. 419-432.

Pour citer cet article, utiliser l'information suivante :

URI: <http://id.erudit.org/iderudit/500709ar>

DOI: 10.7202/500709ar

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : info@erudit.org

D'UN VOYAGE L'AUTRE

hélène le beau

Cet article veut jeter un peu de lumière sur deux séjours que fit Céline à Montréal. Le premier en 1925 ; nous en connaissons l'existence mais les biographies sont malheureusement assez économes de détails. Et le second en 1938. De ce dernier séjour il n'est à peu près rien dit et surtout pas les véritables raisons qui le motivèrent. Oserions-nous dire : et pour cause... C'est têt encore pour le faire, même dans l'état actuel de nos recherches sur le sujet.

Il s'agira donc de faire d'abord le point sur Destouches, docteur en médecine, plutôt sympathique dans sa défense des laissés pour compte de la pratique médicale. C'est du Destouches de 1925 qu'il s'agit. Puis on lira, par les témoignages qui nous en sont restés, le voyage de 38, celui qu'il fit au moment où les jours de la paix étaient comptés. Céline n'y croyait pas encore. Voyons ! « Hitler... pas dangereux ».

□ □ □

1925

Sous l'égide de la Société des Nations, une délégation de médecins « échangistes » (Gibault : 1977) sud-américains que

préside Louis Destouches ira, de La Havane à la Nouvelle-Orléans, de New York à Montréal, d'hôpitaux en dispensaires, de cliniques en prisons, voir la pratique d'une médecine préventiviste, interventionniste dans les milieux qui le réclament. Après plus de deux mois depuis les premiers échanges officiels à Cuba, et un programme aux horaires chargés, la délégation arrive enfin à Montréal, dernière étape de ce long périple.

La publicité qu'en ont fait les journaux a de quoi surprendre. Dans certains cas, elle frôle le sensationnalisme et le potinage. C'est néanmoins une mine d'or pour la satisfaction de la curiosité des québécois. Rien n'a été oublié. Depuis l'annonce de l'arrivée prochaine de la délégation Gare Bonaventure¹ le vendredi 15 mai 1925, annonce faite d'ailleurs par Céline², jusqu'au départ le vendredi de la semaine suivante, le vendredi 22 sur le « Mont-Royal »³, tout y est.

Même les fantaisies orthographiques sur le nom Destouches⁴, mieux encore, sur ses origines. Il est tantôt de Genève, tantôt de la faculté de Paris (sans précision), tantôt fils du secrétaire général de la Faculté de médecine, ou encore secrétaire général de la Commission d'hygiène de la Ligue des Nations (sic), ou plus humblement secrétaire du comité d'Hygiène de la S.D.N.

Aussi sera-t-il parfois « chef » de la délégation dont l'Union Médicale du Canada (juin 1925) dira plutôt qu'elle est « présidée » par le Dr Destouches de la S.D.N.

On en parle beaucoup de Destouches. Sans doute parce qu'il est très bavard lui-même et qu'il séduit :

Nous avons été charmés d'entendre, durant cette soirée inoubliable, le Docteur Destouches, un artiste dans l'art de filtrer la pensée, moduler, avec un art incomparable [...] et recueillir les applaudissements unanimes des représentants des deux grandes races qui mènent le monde, les anglo-saxons et les latins (Union Médicale, Juin 1925).

Il amuse aussi :

[Destouches] ajouta même, au grand amusement des convives, que l'art médical français réussit mieux dans les choses difficiles que dans les choses faciles (Gibault, 1977).

Il est de presque tous les articles consacrés à la visite. Le « cousinage » France-Québec avait-il déjà ses assises dans la presse ?

François Gibault (1977) mentionne son passage au Canada au chapitre « New York »⁵, et en annexe de son livre où sont nommées les villes que la délégation aurait visitées. Il fait état de l'abondance des articles de « la presse locale », sans préciser toutefois la nature des activités de la délégation.

Elles sont nombreuses et largement documentées par les articles.

Montréal

Vendredi 15 mai

- Arrivée à 19 h 30, Gare Bonaventure ou Gare Windsor

Samedi 16 mai

- Aucune mention des activités

Dimanche 17 mai

- Oka
- Laval-sur-le-Lac : réception officielle avec le maire de Montréal

Lundi 18 mai

- Université de Montréal
- Laiteries Joubert (problèmes de pasteurisation)
- Cimetière
- Réservoir d'eau potable
- Musée de l'École des H.E.C.

Mardi 19 mai

- Faculté de Médecine (U. de M.)
- Hôpital Notre-Dame
- École de chirurgie dentaire
- Institut Bruchési
- Hôtel-Dieu
- Université McGill
- Reçus au Ritz Carlton (discours de Destouches)

Trois-Rivières, Grand-Mère, Québec

Mercredi 20 mai — À Trois-Rivières :

- Réception au Château de Blois
- Dispensaires anti-tuberculeux

À Grand-Mère :

- Réception à l'Hôtel de Ville
- Hôpital des Laurentides (Laurentian Health Service)
- Usines Laurentides

Mercredi 20 mai — À Québec :

- Arrivée à 23 h 00
- Conduits au Château Frontenac

Québec*Jeudi 21 mai*

- Messe (!)
- Hôpital de Laval pour tuberculeux
- Hôpital civique pour contagieux
- Hôpital St-Michel Archange pour « aliénés »
- Nouvel Hôpital psychiatrique
- Dîner au Club de la Garnison

Vendredi 22 mai

- Université Laval
- Musées
- École de médecine
- Hôtel-Dieu — hôpital général
- Parlement de Québec
- Dispensaire/École pour anti-tuberculeux
- Départ sur le Mont Royal⁶ en route pour Liverpool

Louis Destouches a bien rencontré ses obligations, parfaitement joué son rôle. La médecine « sociale » c'était pour lui ; de plus, ça lui permettait de voyager. On n'est pas fils-du-secrétaire-général-de-la-Faculté-de-Médecine-de-Paris pour rien !! Fernand Destouches, le pauvre, du fond de son Passage Choiseul, en aurait crevé d'humiliation. Mais fils ou beau-fils, c'est du pareil au même. Destouches est déjà Céline avant l'heure.

Dans le droit fil de la peur — Notes

Nous avons, pour ainsi dire, — du moins c'est mon cas — découvert le Canada, qu'on nous dit, là-bas, en France, composé d'un groupe de nos frères isolés. [...] Vous semblez extrêmement heureux comparativement à certains états qui ont pris part à la guerre. Vous vous êtes relevés plus puissants que nous, et des terres fécondes, des ressources naturelles inépuisables⁷, s'offrent à vos fils (*Le Soleil*, 22 mai 1925).

Or ni les Municipalités ni l'État ne peuvent rien faire parce que les crédits dont ils disposent ne permettent rien à cet égard ou presque rien. Nous sommes en effet écrasés par nos *monstrueux budgets de guerre*. (« La Santé publique en France », supplément à *Semmelweis et autres écrits médicaux*, repris dans *Le Monde*, n° 92 du 8 mars 1930,

ainsi que dans *Céline — Textes et Documents, 1*, publié par la Bibliothèque L.F. Céline de l'Université Paris 7, 1979)

— C'est dégueulasse cette affaire. Encore la guerre. Deux fois en vingt ans, je le sais moi, ce que c'est, j'y suis allé, je suis mutilé.

[...]

Ça ne veut pas dire qu'on ne la fera pas la guerre ! Pas de danger, on va la faire. La France s'y engage formellement.

— Et si la droite prenait le dessus en France ?

— Oh, les partis de droite, vous savez, ne changent rien (entretien paru dans *La Presse*, 7 mai 1938).

Addendum

Il est pertinent de mentionner ici un fait qui pourrait sembler divers pour certains mais auquel il convient d'accorder l'importance qui lui revient dans le regard que nous poserons sur les années 30 au Québec et les activités subversives des mouvements fascistes dont Céline n'ignorait pas les portées. Cela fait partie de ces histoires oubliées qui sont passées au compte des pertes et profits de la bonne conscience nationale pan-canadienne.

Le cas Ernst Zundel – 1985

Zundel est accusé à Toronto (nous sommes en février) d'avoir publié en toute connaissance de cause de fausses informations susceptibles de provoquer l'intolérance sociale ou raciale. Son histoire n'a qu'un chapitre. Celui de ses accointances depuis son arrivée au Canada (à Montréal) en 1957 avec des groupes activistes d'extrême-droite ne cachant pas leur sympathie pour des mouvements très ouvertement antisémites à tendance fasciste tels le *Christian Defence League* et le *Canadian League of Rights*. Son héritage politique « canadien » il le doit en partie à Adrien Arcand (vieillissant certes à l'époque, mais toujours aussi actif dans les milieux de droite), dont il héritera une importante partie des documents, à sa mort en 1967.

Tout comme Jim Keegstra à Eckville en Alberta, Ernst Zundel est accusé d'avoir soutenu des propos controuvés, sur l'holocauste et les camps de concentration notamment dans une brochure intitulée « Six millions ont-ils réellement péri ? ». Il y est soutenu entre autres que l'holocauste est le produit de

l'imaginaire et une « conspiration internationale de sionistes et de communistes pour diffamer les Allemands » (*La Presse*, 5 février 1985).

Défendu par le même avocat que Keegstra, M^e Doug Christie, Zundel n'a pas craint d'appeler à la barre des témoins Robert Faurisson dont on connaît les tristes aventures judiciaires en France et sa ferveur à vouloir « rétablir les faits » sur les camps de concentration en affirmant par exemple que les chambres à gaz d'Auschwitz ne servaient qu'à désinfecter les vêtements des détenus... Témoin-expert, rappelons que Faurisson est proche des groupes d'extrême-droite en France (le G.R.E.C.E.), proche de Robert Poulet et de la revue *Éléments* (dont il existe des versions anglaises, italiennes, américaines, etc.).

Retour à la haine, à une virulence antisémite plus pernicieuse encore que celle qui sévissait ouvertement avant la deuxième guerre, parce que plus sourde, moins visible.

Doug Christie fonde la défense de Zundel sur la liberté d'opinion. La belle affaire, la liberté d'opinion ! Zundel risque le même sort que Keegstra : perdre son procès. C'est bien peu pour faire taire la haine, pour l'empêcher de clamer « librement » que ce ne sont pas six millions de Juifs qui ont péri dans les camps mais... seulement, oui seulement 300 000.

Il a le soutien de l'indifférence générale, de l'ignorance surtout. Alors que vient faire Céline là-dedans ?

Un voyage, un tout petit voyage, tout simplement...

1938

Les biographies se taisent, pour la plupart, sur le séjour que Céline fit en Amérique du Nord en mai 1938. Un séjour assez court du reste : quatre jours à New York, puis deux à Montréal et retour au Havre (départ de New York)⁸. Ce dont ils parlent surtout, les biographes, c'est de la publication en 37 de *Bagatelles pour un massacre* et en 38 de *L'École de cadavres*, et des conséquences qu'ont pu avoir sur la pratique de la médecine ou l'équilibre de l'écrivain, les polémiques qu'a suscitées la parution des ouvrages.

Or ce séjour de Céline à Montréal, par les raisons qui le motivent, mérite une attention particulière. Quel que fut le

plaisir qu'il ait pu éprouver, le repos qu'il ait pu y trouver, la traversée du Havre à New York n'en durait pas moins plus d'une semaine. À l'aller et au retour cela fait bien quinze jours, loin de la hargne de ses détracteurs à Paris certes, mais c'est long quinze jours, très long même pour un arrêt si court à terre. En admettant que le navire qui le conduisait se soit arrêté à St-Pierre et Miquelon, il ne serait resté de ce côté de l'Atlantique qu'une semaine à peine. Le temps de voir ?

Une croisière ? L'idée serait rassurante. Il semble en tout cas qu'elle ait eu double fonction : comme il a été dit plus haut, celle de l'éloigner de Paris (on l'avait « quitté » de sa fonction de médecin dans un dispensaire), et l'autre, plus obscure, de venir voir ce qu'ici il se disait, il se faisait chez les « sympathisants » comme lui (*La Presse*, 1938) à la cause du fascisme international. Cela voudrait dire que sa curiosité débordait les frontières de l'Europe, qu'elle nourrissait peut-être un certain espoir en ces mouvements, en leur capacité de rendre l'Europe à une paix non conquérante. Car c'est bien de cela qu'il s'agit : sa peur morbide de la guerre.

Si vous aviez dans votre poche votre billet pour la ligne Maginot, vous comprendriez. Ça n'a pas de sens, vouloir se précipiter dans une autre guerre. Y a que ça qui compte. À part soi, il n'y a rien qui vaut le doigt de pied d'un facteur français. Rien. Le reste, des phrases (*La Presse*, 1938).

De son séjour à New York, il est peu de choses que nous sachions. Les céliniens attendent toujours *Délires et Persécutations*, le tome II de l'excellente biographie de Céline que l'on doit à François Gibault.

La deuxième partie de son séjour, à Montréal cette fois, est plus largement documentée, d'une part par le témoignage de Monsieur Victor Barbeau qui l'a rencontré et, d'autre part par des articles parus dans *Le Devoir*, *La Presse* et *Le Canada*. Dans le cas des journaux *Le Devoir* et *Le Canada*, quelques lignes seulement signalent la présence à Montréal de Céline et mentionnent son activité très officielle auprès des « gens de lettres » de la Société des Écrivains du Canada français. L'article de *La Presse* que l'on doit à Robert Élie, lui-même écrivain et très évidemment admirateur de Céline, est plus étoffé. Il n'y est à peu près pas question de l'œuvre de Céline, quoique l'on mentionne la parution de *Bagatelles pour un massacre* et les problèmes que cela occasionne à Paris à son

auteur. Il y est surtout question du climat politique en France et dans toute l'Europe, de ses craintes que n'éclate un nouveau conflit, et de sa rencontre avec « les chefs d'un parti fasciste à l'avenir duquel il s'intéresse » (*La Presse*, 1938). Cette version des faits concorde à peu de choses près avec celle qu'en a donnée Victor Barbeau lors d'un entretien qu'il nous a accordé. Très disert sur le climat social et politique en France, Céline parle peu de son œuvre.

Victor Barbeau, alors président de la Société des Écrivains du Canada français, a rencontré Céline à deux ou trois reprises. La première rencontre aurait eu lieu devant le théâtre Family (alors désaffecté), sur la rue Notre-Dame, dans l'ouest de Montréal « côté sud de la rue Notre-Dame entre le Square Victoria et la rue des Inspecteurs » (Barbeau, 1984), à la sortie d'une réunion fasciste à laquelle Céline aurait assisté. Victor Barbeau, prévenu par un ami alors membre du Parti National Social Chrétien d'Adrien Arcand, de la présence de l'écrivain à cette réunion, se serait précipité sur les lieux de la réunion, « le temps de prendre [son] chapeau et de commander une voiture », à la rencontre de Céline. Il l'aurait retrouvé avec Adrien Arcand, le dentiste Noël Décarie assez connu pour ses sympathies fascistes, et un dénommé Scott, sans doute le « major » Scott, un ancien militaire, ami d'Arcand (Desrochers, 1984). Il lui a alors proposé un dîner au Cercle Universitaire en compagnie des membres de la Société des Écrivains, le lendemain ou le surlendemain. Il ne nous a pas été possible d'établir avec précision la date de cette première rencontre, les réunions du Parti National Social Chrétien n'étant pas toutes publiques ou publicisées (ignoré par *Le Devoir*, boycotté par *La Presse* avec laquelle Arcand aurait eu des démêlés dans les années 20 après sa tentative d'instaurer un syndicat au journal, le Parti ne jouissant que de la publicité qu'il pouvait bien s'offrir). Victor Barbeau est cependant formel, c'était un dimanche de mai, peut-être le samedi, et la réception au Cercle Universitaire n'ayant eu lieu que un ou deux jours plus tard, il est impossible que Céline soit arrivé à Montréal le vendredi soir, jour de la réception au Cercle, comme les journaux le prétendent⁹. C'est une question à laquelle seul un examen minutieux des documents couvrant cette époque et encore entre les mains de l'épouse de l'écrivain, pourrait répondre.

La deuxième rencontre, dont Victor Barbeau ne conserve qu'un vague souvenir, a été nécessitée par les craintes qu'aurait manifestées Céline d'avoir à jouer au Cercle le rôle de l'écrivain-célèbre-qui-répond-à-toutes-les-questions. Il refusait l'invitation. Victor Barbeau a usé de toutes ses ressources pour le convaincre de venir, en lui promettant surtout d'accéder à son désir. Il n'y aurait ni tribune ni « flon-flon » officiel pendant la soirée. Céline a donc accepté.

La troisième et dernière rencontre a évidemment lieu au Cercle Universitaire. Après un dîner difficile (« l'entretien a été perdu pour le plus grand nombre, les interlocuteurs étaient (sic) à peu près les mêmes... ou plutôt la même »¹⁰ (*La Presse*, 1938)), il est invité par Victor Barbeau à une réception plus intime chez des amis, « 8 ou 10 amis, des couples mariés ». Céline laisse alors tomber sa retenue et les difficultés éprouvées lors du dîner cèdent le pas à une volubilité, à un flot continu de paroles. « Pendant deux heures et demi, il n'y a que lui qui ait parlé, ou presque »¹¹. De tout : il dira la France de l'époque, Léon Blum, la gauche, la droite, leur impuissance commune à faire face aux ambitions communistes et à la « juiverie internationale ». Vers deux heures, donc très tard dans la nuit, Victor Barbeau reconduit Céline à l'Hôtel Windsor où il était descendu¹².

Il n'aurait jamais parlé, du moins pas en présence de Victor Barbeau, de son œuvre. En cela, aux dires de ce dernier, il ressemblait à Saint-Exupéry (« Céline et St-Exupéry, les deux plus grands écrivains de langue française du XX^e siècle » (Barbeau, 1985)) qui ne parlait jamais de ses « techniques d'écriture » et encore moins de lui-même.

L'unique raison de ce séjour à Montréal était donc d'après Barbeau, à qui Céline l'a confié, cette réunion du parti fasciste d'Arcand. Parce que ça l'amusait aurait-il répondu à Barbeau qui lui demandait comment il pouvait se mêler aux « chemises brunes » d'Adrien « Narcisse » Arcand. Au journaliste Robert Élie avec qui il s'est entretenu¹³, il dira des raisons qui motivent son passage à Montréal qu'elles sont sentimentales, et même « purement sentimentales car il aime notre pays » (*La Presse*, 1938)¹⁴.

Quels intérêts, quels plaisirs pouvait-il y avoir à rencontrer Arcand ? On connaît le désir d'expansion des mouvements fascistes européens outre-Atlantique et des tactiques

d'intimidation et de provocation suggérées par Mosley, alors à la tête de l'Union Movement en Angleterre, (réunions des membres dans les quartiers juifs, manifestations et contre-manifestations (Betcherman, 1975)) auxquelles Arcand était fidèle. À New York, le fascisme des années 30 est mussolinien et bien implanté. Des manifestations pro-fascistes, rallye, « démonstrations », ont lieu, nombreuses, et plus particulièrement en 1938. À leur tête, des « émissaires » que l'on recrute dans la population des nouveaux émigrés italiens (d'ailleurs souvent envoyés d'Italie à ces fins de propagande). Au Québec la situation diffère quelque peu. Bien sûr l'on retrouve les sympathies pro-mussoliniennes à Montréal, surtout chez les membres de la communauté italienne, mais aussi chez des intellectuels canadiens-français (Chevalier, 1985), souvent pacifistes et surtout désabusés.

Officiellement, du moins au Parti National Social Chrétien, la tendance est pro-hitlérienne. Et l'influence du parti nazi est si forte que la question est soulevée à la Chambre des communes au printemps de 1938 de la présence d'un émissaire nazi au Canada (Betcherman, 1975). Il fut même question de trafic d'armes entre les États-Unis et le Canada et essentiellement à Montréal, dans les milieux fascistes¹⁵.

Inquiétudes, rumeurs ? En tout cas elles sont assez sérieuses pour que l'on prétende aujourd'hui qu'il ne s'agissait pas d'une simple farce, ou d'une fantaisie légère (comme tout bon Québécois en est capable, croirait-on entendre...).

Que cela « amuse » Céline on peut en convenir. Qu'il éprouve de la sympathie pour Hitler, comme il le reconnaît et comme cela nous est rapporté dans l'article de *La Presse*¹⁶ ne fait aucun doute. Ce qu'il faut se demander c'est si Céline est venu recommandé par Oswald Mosley¹⁷. Aurait-il voulu assister à la naissance au Canada du parti nazi, fondé en 1938, à ses premiers balbutiements, ou encore à l'ébauche de son programme ? Il n'est pas fasciste, Céline, seulement il éprouve de la « sympathie » pour Hitler... Alors Arcand ça n'est pas indigne d'intérêt, Arcand, grand admirateur (c'est plus fort que seulement sympathique) du « patriote » Hitler. Les quatre jours passés à New York sont-ils eux aussi motivés par sa « sympathie » pour un mouvement nazi ? Ou pour assister discrètement à quelque rallye fasciste qui aurait pu se tenir là-bas ? Est-ce à New York, à St-Pierre et Miquelon, en Angleterre (le séjour à

Jersey n'est pas si loin) ou à Paris qu'il décide de son voyage-éclair au Canada ? Voyage-éclair certes : quatre jours à New York, deux à Montréal, on l'a dit, c'est bien peu pour une traversée qui durait à l'aller et au retour deux bonnes semaines.

Il est cependant difficile d'imaginer l'écrivain, même dans son obsession que n'éclate un conflit européen, agissant outre-Atlantique dans les milieux fascistes. En dilettante alors, pour des raisons « sentimentales ». Être sympathique à une cause, d'une sympathie « naturelle », fraternelle à l'endroit d'un mouvement qui rencontre ses peurs, son antisémitisme farouche, c'est pensable. Mais Céline militant, émissaire de Mosley, on doit espérer que cela tient du délire, du délit. En supposant qu'il vienne prémonitoirement tâter le terrain, pour cet exil qu'il peut imaginer déjà, loin d'un conflit qui l'oppose d'abord à l'idée de la guerre elle-même et ensuite aux siens, sa « curiosité » pour le Parti National Social Chrétien trouve là une certaine excuse. Mais elle est faible. Insatisfaisante.

Montréal

Notes

- ¹ Dans l'édition du 16 mai de *La Presse* il sera pourtant question de la gare Windsor.
- ² « Le Dr de Touche (sic) de la faculté de Paris, secrétaire permanent de la Société des nations, a téléphoné, ce matin, au Dr A-H Desloges pour lui annoncer... » (*La Presse*, 14 mai 1925).
- ³ Ou « Montrose », version *Le Soleil* du 20 mai 1925.
- ⁴ De Touche, Des Touches, Destouches.
- ⁵ Une erreur s'est malheureusement glissée dans le livre à la page 262. Il aurait fallu lire : « La tournée aux États-Unis des médecins sud-américains s'acheva le 9 mai (et non le 9 juin) aux chutes Niagara, d'où ils passèrent au Canada ».
- ⁶ À 16 h 30 d'après *Le Soleil* du 23 mai ; à 20 h 00 dans *Le Devoir* du 16 mai ; à 19 h 00 dans *Le Soleil* du 20 mai.
- ⁷ Nous sommes assez loin de : « ... question l'épicerie, une grande chaumière comme les autres, mais là-dedans rien que des étagères... tout le tour des murs... j'ai vu comme ça au Canada, à Saint-Pierre aussi, Miquelon... aussi au Cameroun en 18, le genre factorie... » (*Nord*, p. 218).
- ⁸ La version des faits qu'en donne *Le Canada* diffère quelque peu. Le séjour à New York n'aurait été qu'un passage. Nous croyons en une erreur du journaliste.

- ⁹ Les trois journaux qui ont parlé de la visite de Céline au Québec (tous trois de l'édition du 7 mai 1938) situent son arrivée le vendredi 6 au soir (*Le Devoir*) ou dans la journée du vendredi (*La Presse* et *Le Canada*), et son départ pour New York d'où il doit s'embarquer pour le Havre, le lendemain, sans plus de détail sur l'heure ou le moment de ce départ dans la journée du samedi.
- ¹⁰ D'après M. Barbeau, il s'agirait de Mme Léon Mercier-Gouin, décédée, récemment, elle-même écrivain et fort curieuse des activités de Céline à Paris.
- ¹¹ À la fin de cette soirée, il aurait demandé à Barbeau qui pouvait bien être une « jolie rousse » qui semblait fort lui plaire.
- ¹² Ils ne devaient jamais se revoir. Céline aurait parlé à Barbeau de son désir de revenir au Québec. La guerre, le procès, la misère physique que devait connaître l'écrivain ont eu raison de son projet et empêché une nouvelle rencontre des deux hommes.
- ¹³ Encore une fois, la date de cet entretien est difficile à préciser. Aurait-il eu lieu au cours de la soirée au Cercle universitaire ? À moins que Céline n'ait été invité comme membre de la Société des Écrivains, Victor Barbeau doute qu'il se soit réalisé ce vendredi soir. Or les faits et gestes de Céline durant la soirée au Cercle y sont pourtant clairement rapportés.
- ¹⁴ « Il était hier à Montréal, en voyage sentimental, comme il l'explique. [...] Il retourne par le premier paquebot. Il aime la mer » (*La Presse*, 1938).
- ¹⁵ « It was reported that five hundred Smith and Wesson revolvers had come in from the United States for Arcand's legionnaires. These rumors were only partially laid to rest when Lapointe told the House of Commons at the end of June that an RCMP investigation had found that the Montreal fascists had no arms » (Betcherman, 1975).
- ¹⁶ « — Hitler, je m'en fous aussi. Je ne vois pas l'armée Allemande en territoire Français (sic). Quand même Hitler aurait vingt-sept fois plus de puissance, je m'en fous encore. Qui vous dit qu'Hitler va prendre la France ? [...] Mais il ne se dit pas fasciste, il avoue simplement de la "sympathie" pour Hitler. » (*La Presse*, 1938)
- ¹⁷ C'est ce que soutient Victor Barbeau qui ne voit pas qui d'autre aurait pu recommander Céline à Arcand. C'est aussi une voie que nous avons explorée lors de l'entretien avec Desrochers : Arcand se serait en effet rendu à New York prononcer un discours à l'occasion d'un rallye fasciste. Céline l'a-t-il rencontré à ce moment-là (donc avant son arrivée à Montréal), ce qui pourrait laisser supposer qu'ils ont fait le trajet New York/Montréal ensemble, ou encore, qu'ils soient partis ensemble de Montréal pour New York, à la fin du voyage de Céline. N'oublions pas non plus les allégations de trafic d'armes entre les États-Unis et Montréal, et l'enquête de la GRC sur les activités d'Arcand dans ce sens (Betcherman, 1975).

Sources

Entretiens

- Avec Victor Barbeau, écrivain, 1984-1985.
- Avec Willie Chevalier, journaliste, 1985.
- Avec René Durocher du département d'Histoire de l'université de Montréal, 1984.
- Avec Arthur Hiess, du B'nai Brith Anti-Diffamation League, 1985.

Journaux (par ordre chronologique)

1925

- « Médecins attendus », *La Presse* (Montréal), 14 mai.
- « Les réceptions aux hygiénistes », *Le Devoir* (Montréal), 16 mai.
- « À l'arrivée des Médecins Sud-Américains », (Titre vignette photo) *La Presse* (Montréal), 16 mai.
- « Nombreuses visites des hygiénistes », *La Presse* (Montréal), 18 mai.
- « Ils visitent l'université », *Le Devoir* (Montréal), 19 mai.
- « Ces délégués sont reçus à l'université », *La Presse* (Montréal), 19 mai.
- « Visite des Médecins de l'Amérique du Sud », *Le Soleil* (Québec), 20 mai.
- « Réception des médecins de l'Am. (sic) latine », *Le Soleil* (Québec), 22 mai.
- « Québec reçoit les praticiens de l'Amérique latine », *Le Soleil* (Québec), 22 mai.
- « Paris à Genève et à Rome », *Le Soleil* (Québec), 23 mai.
- « Les médecins sud-américains visitent Grand-Mère », *Le Bien Public* (Trois-Rivières), le 26 mai.
- « L'Amérique latine et nous », *L'Union médicale du Canada*, vol. LIV, n° 6, juin 1925, pp. 343-354.

1938

- « Céline est resté un pessimiste invétéré », *La Presse* (Montréal), 7 mai.
- « Louis-Ferdinand Céline à Montréal », *Le Devoir* (Montréal), 7 mai.
- « Louis-Ferdinand Céline à Montréal », *Le Canada* (Montréal), 7 mai.

Sources bibliographiques

- *Cahiers Céline 3*, Paris, Gallimard, 1976.
- François Gibault, *Céline — 1894-1932 — Le Temps des espérances*, Paris, Mercure de France, 1977.
- Erika Ostrovsky, *Céline, le Voyeur voyant*, Paris, Buchet/Chastel, 1972.
- *Céline, Textes et documents, 1*, Paris, Bibliothèque L.-F. Céline de l'Université Paris 7, 1979 (réunis et présentés par Jean-Pierre Dauphin et Henri Godard).

Autres

- Victor Barbeau, *La Face et l'Envers, Essais Critiques*, Montréal, Académie canadienne-française, 1966.
- Lita-Rose Betcherman, *The Swastika and the Maple Leaf, Fascist Movements in Canada in the Thirties*, Toronto, Fitzhenny & Whiteside, 1975.
- *Programmes et règlements — Parti National Social Chrétien*, édité par le Parti, sans indication du lieu de publication ni de la date (après 1933).
- *The review of Anti-Semitism in Canada, 1983*, Toronto, League for Human Rights of B'Nai Brith, Canada, 1984.

Œuvres de Céline

- *Nord*, Paris, Gallimard, coll. Folio, 1976.
- *Bagatelles pour un massacre*, Paris, Denoël, 1937.

Note: Mes remerciements à tout le personnel de la Bibliothèque nationale de la rue Jeanne-Mance (Aegidius Fauteux).